

L' Abeille.

9ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9ème Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 MAI 1861.

No. 29.

HOMMAGE A L'ABEILLE

LES SOUVENIRS DU COLLÈGE.

Combien j'ai douce souvenance
De cet asile d'innocence,
Où s'écoulèrent mes beaux jours
D'enfance,
Dont j'aime à repasser le cours
Toujours.

Ami, te souvient-il encore
De l'airain, dont la voix sonore,
Parfois devant au matin
L'au-ore,
Nous éveillait comme un lutin
Malin ?

Te souvient-il du lourd volume
Qui nous causait tant d'amertume,
Et du long thème, où maintes fois
La plume
Fatigua de son triste poids
Nos doigts ?

Te souvient-il de notre ivresse,
Quand dans les heures d'allégresse
Nous répétions nos jeux chéris
Sans cesse,
Et que l'écho disait nos ris,
Nos cris ?

Te souvient-il de la tutelle
De ce Mentor zélé, fidèle,
Qui poursuit l'enfance au devoir
Rebelle,
Mais du pardon lui laisse voir
L'espoir ?

Te souvient-il du sanctuaire
Où nous faisons notre prière,
Songeant qu'au ciel nous avons tous
Un père,
Qui veille avec un soin jaloux
Sur nous ?

Beaux lieux riante solitude !
Où l'on vit sans inquiétude
Heureux avec un ami sûr
L'étude ;
Où le ciel toujours offre un pur
Azur !

Je te regrette, aimable asile,
Cher à mon enfance docile !
Pour moi quel bonheur si jamais,
Tranquille,
De ton séjour je retrouvais
La paix !

..... ?

Correspondance.

Séminaire de St. Thérèse, 6 mai 1861.

M. le Rédacteur,

Un étranger qui serait entré dans notre
salle de récréation, il y a quelques semai-

nes, aurait pu se croire transporté en plein
parlement ; il aurait vu des législateurs
discutant gravement au milieu du silen-
ce ; les mots étranges de bill, d'amende-
ment, de motion, etc., auraient frappé ses
oreilles. Étonné de la chose, s'il eut de-
mandé des explications, voici ce qu'il au-
rait appris :

Le peuple enfant en général, et la gen-
te écolière en particulier aime à sin-
ger ce qu'elle voit faire. Voilà donc
que nos confrères philosophes se di-
sent un beau matin : “ Si, comme
on le prétend, le collège est un petit
monde, pourquoi n'aurait-il pas son
petit parlement ?—Bien pensé, s'écrie-t-
on, et de suite on se met en frais de réa-
liser la belle idée. Une constitution est
élaborée, promulguée, acceptée. Un mi-
nistère se forme : vite on procède aux
élections. Inutile de parler des luttes
électorales ; on voulut imiter ce qui se
fait dans le grand monde, et on y a réussi
à merveille, puisque dans certain comté,
(disons-le tout bas, pour ne pas indisposer
messieurs de la Rhétorique) l'affaire a
failli se terminer par une rixe générale ;
on assure pourtant qu'il n'y a pas eu de
sang répandu. Bientôt s'ouvre la pre-
mière session. Figurez-vous une longue
table et trois bancs disposés en carré :
c'est la salle des séances. Voyez à leurs
places nos législateurs imberbes : ici sont
les députés, qui ont peine à composer leur
figure ; là vous reconnaissez les ministres
à leur maintien plus grave et plus réservé.
Une foule nombreuse entoure la sal-
le : c'est la nation, qui se tient là pour
tancer ses représentants ou leur prêter
main-forte. Cependant la séance s'ou-
vre : les débats sont peu animés d'abord ;
quelques députés ricangent, badinent en-
core, car on ne passe pas sitôt du plaisant
au sublime ! Toutefois peu-à-peu la dis-
cussion s'échauffe ; on parle d'amendes et
de taxes, et la langue se délie pour qu'on
ne voie pas délier les cordons de la bourse.
Des orateurs se levent, à la voix puis-
sante, au geste majestueux. On voit couler
des flots d'éloquence. Pourtant je passe-
rai sous silence les discours de nos Cicé-
rons, ces brillantes harangues, où les
phrases se heurtent, se brisent dans leur

marche, cheminant trop fières pour s'as-
sujettir aux entraves du beau langage,
pour se courber sous le joug de la gram-
maire !... Quoiqu'il en soit, les débats
marchent leur train ; des bills de la plus
haute importance sont passés, et de séan-
ces en séances, la longue session parvient
à bonne fin.

A l'heure qu'il est les députés oublient
dans le repos le tracas des affaires publi-
ques. Et moi, songeant à tout cela, je
m'écrie : Quel bonheur de vivre dans un
siècle de progrès !

O. M.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 17 MAI 1861.

Nous ne saurions répondre d'une mani-
ère positive à la question qu'on nous a ad-
dressée dernièrement, savoir si la musique
est par nous portée à un plus haut degré de
perfection que par nos devanciers. De pri-
me abord, nous serions peut-être tentés de
hasarder une réponse affirmative ; car en-
fin, on reconnaît que tout aujourd'hui mar-
che vers le progrès, et il n'est pas à pré-
sumer que cette branche reste par ex-
ception *in statu quo* : en outre nos con-
frères musiciens sont presque unanimes à
favoriser cette opinion,—et où cherche-
rions nous des juges compétents, si nous
recusons le témoignage de ceux-ci ?...

Malgré ces fortes présomptions, cepen-
dant, l'avis contraire n'est pas sans avoir
sa probabilité, et le zèle de ceux qui le
tiennent porte l'empreinte de la convic-
tion. On comprendra donc que ce serait
imprudence consommée de la part de l'*A-
beille* que de vouloir se mêler à la lutte,
ou même, vu son savoir limité là dessus,
d'embrasser un parti quelconque ; aussi
c'est dont elle se garde bien.

Portant néanmoins intérêt à tout ce qui
s'agite parmi nous, elle a pris des rensei-
gnements, elle a fait des recherches pro-
pres à trouver l'issue de l'affaire, et elle
présente aujourd'hui, comme résultat,
l'extrait suivant tiré des registres de la
Paroisse de Notre - Dame de Québec,